

La plasticité de la reconnaissance

Nathalie Frogneux

Cher Axel Honneth, ma question ne porte pas sur les développements les plus récents de votre philosophie, mais sur votre ouvrage majeur de 1992, *La Lutte pour la reconnaissance*¹.

Dans ce livre, vous développez une anthropologie relationnelle. Par la dynamique dialectique de socialisation et d'individuation, vous montrez comment la relation du sujet à lui-même dépend de ses relations aux autres, mais aussi inversement, comment les relations aux autres dépendent de la relation à soi, sur le plan cognitif et pratique. Ainsi, vous affirmez la primauté de la perception de l'autre sur le développement de la conscience de soi.

La reconnaissance entraîne un rapport positif à soi-même, c'est-à-dire une « relation ininterrompue » (LPR, 147) intacte avec soi-même². Sous le terme de « reconnaissance », au singulier et au sens large, vous distinguez trois formes de reconnaissance particulières, la confiance, le respect et l'estime, dont je voudrais interroger les rapports. Ma question est la suivante : un rapport positif à soi suppose-t-il la reconnaissance sous ses trois formes ? Si ce rapport positif est le résultat d'une relation épanouie et complète, à soi et aux autres, une *success story* de l'individuation et de la socialisation, qu'en est-il lorsque certains types de reconnaissance en viennent à faire défaut ? La question ne se pose pas seulement au plan psychologique, mais aussi au plan moral : la plasticité individuelle ne suppose-t-elle pas de penser des dimensions de l'autonomie morale.

Pour ma part, je continue à considérer comme particulièrement fructueuse la stratégie empirico-spéculative que vous adoptiez dans *Lutte pour la reconnaissance*, car elle ne se limite pas à trouver des appuis empiriques d'une thèse spéculative, mais procède de manière circulaire et clarifie spéculativement en retour des thèses empiriques (issues des sciences sociales et humaines) et des récits de vie. Les changements de niveaux et les passages disciplinaires qui peuvent apparaître comme une faiblesse sur le plan de la cohérence rationnelle permettent justement de saisir la complexité (parfois incohérente) de nos identités. C'est pour cette raison que je mobiliserai des cas concrets pour préciser et illustrer ma question.

Le récit autobiographique de Brigitte, *J'habite en bas de chez vous*³, conforte votre thèse selon laquelle la confiance primaire s'acquiert par la prise en charge précoce, par les autres, des besoins physiques singuliers, mais aussi des besoins affectifs et psychiques. En effet, mise en nourrice par des parents trop jeunes pour l'éduquer, Brigitte fut arrachée à sa famille d'adoption à l'âge de 7 ans pour retrouver sa famille d'origine et la violence qui y régnait. Sa mère, qui la battait, lui préférerait sa sœur cadette et ignorait complètement ses goûts alimentaires⁴. Or, cette blessure dans la sphère de l'amour d'attachement se répètera à l'âge adulte dans son couple, avec son compagnon Marc, qui la bat et qu'elle fuira dans la rue. Certes, lorsqu'elle est le lieu de telles souffrances, la famille porte très mal le nom de « sphère de l'amour ».

¹ A. Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, trad. de l'allemand P. Rusch, Paris, Cerf, 2002. (Dorénavant LPR)

² En allemand, *ungebrochene selbstverhältnis*. (voir *Kampf um Anerkennung*, Frankfurt am Main, 1992, p. 196), traduit en anglais par *undistorted*, (voir *The struggle for recognition*, Cambridge, Polity Press, 1996, p. 121).

³ Brigitte, *J'habite en bas de chez vous*, Paris, Oh ! éditions, Pocket, 2007.

⁴ Elle lui achète systématiquement des chaussons aux pommes que Brigitte n'aime pas et qui sont la collation préférée de sa sœur. Brigitte, p. 21

Ce témoignage autobiographique confirme que la reconnaissance-confiance acquise dans la petite enfance est la plus *fondamentale*. D'abord, parce qu'elle est première chronologiquement et logiquement, elle présente une priorité ontogénétique ; ensuite, parce qu'elle échappe au développement historique, car elle correspond à un besoin que vous jugez naturel. Les blessures subies à ce premier stade sont aussi les plus fondamentales, parce qu'elles blessent le fondement des reconnaissances juridique et sociale.

Se retrouvant à la rue, sur l'élégante place des Vosges à Paris, Brigitte a lutté en tant que femme, pour ne pas être la proie des hommes et s'est défendue de la déchéance finale en refusant systématiquement l'alcool, en lisant des romans et en prenant soin obstinément de son corps. Elle se douche à l'aube dans des sanitaires collectifs et se vêt toujours proprement. Elle s'accroche alors à ces soins corporels comme à une limite infranchissable, un rempart de son autonomie. A contrario, l'adandon du corps marque une perte (sans doute définitive) de soi et de l'autre. Selon Malabou et Emmanuelli, la caractéristique des « grands exclus », qui ne se plaignent pas et ne demandent pas d'aide, est d'avoir perdu le sens de soi et de la relation, parce qu'ils ont perdu la représentation de leur corps, et par conséquent la représentation du temps, de l'espace et de la relation à l'autre⁵. Brigitte en revanche y tient et sortira finalement de la rue. Ainsi, l'estime de soi issue de l'estime sociale suppose-t-elle l'incarnation des normes et la reconnaissance des besoins singuliers du corps acquise grâce aux premières prises en charge corporelles. Patrick Declerck montre aussi que le manque de respect du corps est le point de non-retour pour les sans-abris : lorsqu'ils cessent de se procurer des soins corporels, ils s'auto-abandonnent⁶.

Mais si l'histoire de Brigitte m'intéresse ici, c'est aussi parce qu'elle pose la question de la blessure irrémédiable de l'attachement dans la petite enfance, qui ne trouve pas de compensation dans la sphère de l'amour. En renonçant à un travail salarié pour aider Marc, sans rémunération puisqu'elle s'installe chez lui, elle perd son domicile légal, son autonomie administrative (bancaire) et financière (son salaire) et ses relations sociales (sa famille d'origine, ses collègues et ses amis) pour se fondre dans le monde de son compagnon. Alors, lorsqu'elle fuit les coups et la violence de ce dernier en oubliant son sac à main, et ainsi ses papiers, elle prend conscience qu'elle n'a plus d'autonomie sociale et plus de preuve de son autonomie légale. Ainsi, c'est en résorbant les sphères de reconnaissance des deuxième et troisième niveaux, juridique et sociale, dans la première, celle de la maison close, que Brigitte a perdu son autonomie et son assise sociale. Pour guérir des blessures subies dans la sphère parentale, sa stratégie a en effet été à l'âge adulte de chercher des solutions dans la seule sphère de l'amour, au niveau conjugal cette fois. Ce qui fut manifestement un échec. En suivant de récents travaux sur Winnicott, on comprend comment, plutôt que de se guérir avec l'amour conjugal, le désamour de la petite enfance peut répéter au sein du couple la blessure de la confiance et le mépris de reconnaissance⁷. Et par conséquent pourquoi il faudrait chercher la compensation dans une autre sphère.

Dans sa lecture de Hegel, Catherine Malabou parle de la « plasticité de la subjectivité »⁸, qui pourrait aussi se comprendre comme plasticité de l'autonomie et des niveaux de reconnaissance. Ainsi, le sujet serait reconnu de manière suffisante pour déployer une relation positive ou intacte à soi-même, non pas

⁵ Voir le dialogue entre un médecin, Xavier Emmanuelli, et une philosophe, Catherine Malabou, *La grande exclusion*, Paris, Bayard, 2009. Voir aussi l'étude anthropologique : P. Declerck, *Les naufragés*, Paris, Plon, 2001.

⁶ Voir P. Declerck, *Les naufragés*, Pocket, Plon, 2001.

⁷ Voir Chr. Janssen, *L'illusion créatrice du lien. Des premiers objets d'attachement à la constitution du couple à partir de D. W. Winnicott*, Thèse de doctorat défendue à l'Université catholique de Louvain, PSP, juin 2012.

⁸ C. Malabou, *L'avenir de Hegel, Plasticité, Temporalité, Dialectique*, Paris, Vrin, 1996.

lorsqu'il serait reconnu dans chaque sphère de reconnaissance (amour, droit et travail), mais lorsque l'articulation entre ces formes, qui peuvent s'approfondir, se répéter, se compléter et se compenser ou se corriger entre elles, est suffisante pour garantir l'autonomie, qui ne sera pas monolithique. Les trois niveaux de reconnaissance se situeraient alors moins dans un rapport hiérarchique ou d'approfondissement que de plasticité. Sans doute est-il possible de distinguer au moins quatre types d'articulation des niveaux de reconnaissance : le cumul; la répétition et le déplacement; la compensation et la correction. La première est une histoire de réussite, les trois suivantes les aventures d'une restauration.

1/ Cumul. La plus heureuse des dynamiques d'individuation et de socialisation passe par une reconnaissance successive aux trois niveaux, des sphères de l'amour, du droit (et de la morale) et du social. Le troisième niveau ne serait celui de l'accomplissement de la reconnaissance que dans le cas où le premier fut comblé et le deuxième assuré.

2/ Répétition au sein de la même sphère à un niveau différent. Dans la mesure où chaque sphère de reconnaissance comprend en son sein plusieurs strates, un échec pourrait tenter de trouver une réparation qualitative au sein de la même sphère, mais à un autre niveau. Comme on fait appel d'une erreur judiciaire en la cassant pour accéder à un autre tribunal; comme on tente de combler le manque d'amour parental dans un amour de couple ou encore de palier le manque d'estime professionnelle en brillant dans ses loisirs et des associations. Dans le cas de Brigitte, cette stratégie de répétition de la demande d'amour a manifestement échoué.

Et ici, je voudrais vous poser une sous-question. Faut-il concevoir la réparation des désamours de l'enfance que procurent les amis comme une reconnaissance dans la même sphère, celle de l'amour, mais à un autre niveau? C'est ce que vous semblez affirmer en rangeant l'amitié dans cette première sphère plutôt que dans celle de l'estime sociale, ce qui suppose une conception romantique de l'amitié basée essentiellement sur les sentiments. Or, dans une conception aristotélicienne de l'amitié étayée sur la vertu, l'estime mutuelle et la communauté de valeurs, un pont est jeté entre la sphère de l'amour et celle du social. N'est-ce pas la relation de solidarité (troisième sphère) qui constitue la forme la plus exigeante de reconnaissance? Ne pensez-vous pas que cette définition de l'amitié permet de mieux penser la plasticité de la reconnaissance affective et l'ouverture sociale de l'amitié qui constitue souvent un rempart contre les violences intrafamiliales.

3/ Compensation d'une sphère par l'autre. La deuxième stratégie en cas d'échec partiel de la reconnaissance pourrait être celle de la réparation quantitative par compensation dans une autre sphère. Certains dénis de reconnaissance seraient endurés, à condition d'être compensés par des reconnaissances plus fortes au sein d'autres sphères. Tant de stars de la scène ou de personnage politiques soignent de profondes blessures de l'enfance par une avidité gigantesque de popularité. Peut-on comprendre que la confiance s'articule à l'estime par compensation, qu'un manque d'amour engage une quête insatiable d'estime? Et réciproquement, qu'un manque de reconnaissance sociale ou professionnelle puisse trouver réparation au sein de la sphère familiale?

4/ Correction. Différente des deux premières stratégies de réparation en deux points, la troisième n'est, d'une part, plus laissée à l'initiative des individus en demande de reconnaissance, mais à celles des institutions juridiques et morales qui les reconnaissent, et d'autre part, elle ne tente pas de compenser ou restaurer les dénis en procurant de nouvelles sources de reconnaissance, mais en mettant fin à ses processus de déficit et en limitant les exigences illégitimes qui peuvent affecter les sphères familiale et sociale. Comme vous le soulignez en la qualifiant de « considération cognitive », celle-ci échappe à la contingence des histoires singulières de la confiance et de l'estime; et si elle est *absolue*, c'est parce qu'elle est inconditionnelle et totale (non graduelle). La dialectique par laquelle elle s'articule aux autres serait plutôt corrective au sens où elle permettrait de mettre fin à des logiques négatives et des blessures de reconnaissance, notamment les demandes sociales particulières qui se jouent au

détriment de certaines personnes ou groupes de personnes (groupuscules racistes, néo-nazis, ...) ou les demandes insatiables de sollicitude.

Comme vous le voyez, ma question peut s'énoncer de façon concise : comment envisagez-vous la plasticité de la reconnaissance ?